

Thomas Dutoit et Philippe Romanski

MIGHT THIS HAPPEN (NOUS AIMERIONS BIEN)

*Oh! Might I kiss those eyes of fire,
A million scarce would quench desire*

BYRON¹.

... un *ici* et *là*...

JACQUES DERRIDA².

Commençons par une ellipse – celle qui, finalement, scelle à bien des égards cet ouvrage. Il s'agit en effet de reconnaître (en un simulacre de début que nous rédigeons à la fin) ce qui (et *celui qui*) *déjà* nous manque. En dépit du performatif qu'ils impliquent si lourdement, les *actes* (*actum*, de *agere* « faire ») d'un colloque ne peuvent jamais re-dire ou re-présenter le vivant, la vivacité ou le vécu des paroles livrées et échangées après (ou pendant) chaque intervention (ou presque). Malgré tous nos vœux, le passage au scripturaire ne peut restituer le parler-ensemble de la parole, son parler-en-même-temps, son parler-à-contretemps, sans parler des non-dits, des oublis, ou des paroles perdues. Publier un tel volume consacré à l'écriture et à l'enseignement de Jacques Derrida après la mort de celui-ci nous *rappelle* (si cela était nécessaire) non seulement combien sa participation en tant que répondant aux conférenciers fut généreuse et riche (sa

1. George Gordon, lord Byron, « *To Ellen (Imitated from Catullus)* ».

2. *H. C. pour la vie, c'est à dire...*, p. 46. Toutes les références aux ouvrages cités de Jacques Derrida se trouvent à la fin du volume.

capacité si singulière de *rendre la parole*) mais aussi combien l'absence de cette voix nous accompagne maintenant. Ces actes tentent de dire notre désir de mettre à notre portée, à portée de main, cette parole qui fut la sienne. Malgré le manque, et en raison du manque, il nous faut la rapporter, pour demain.

Que ce colloque en 2003, le premier colloque consacré à Jacques Derrida en France *dans une université française*, ait eu « lieu » dans un département d'anglais (chose *a priori* surprenante) n'avait pourtant rien de fortuit, ce dont témoigne le volume en plusieurs endroits ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire le programme du colloque (reproduit à la fin du présent texte) et les interventions, par exemple, de Derek Attridge et de Jean-Michel Rabaté, en forme de dialogue, sur les multiples lieux et non-lieux de la déconstruction, ou celle de Philippe Romanski sur la nécessaire déconstruction, *précisément*, de toute notion de lieu privilégié, de « rassemblement » et de « communauté » dans lequel s'engage le propos de Thomas Dutoit sur l'angularité de l'anglais. L'on consultera, de même, avec attention, l'intervention de Daniel Katz sur l'enseignement de la langue étrangère comme lieu idéal de l'étude de la *traductibilité* au sens derridien de ce terme. Comme par métonymie, la conférence de Catherine Bernard en dit long sur la manière dont l'anglais, en tant que discipline, s'est avéré être, en France et ailleurs, institutionnellement et structurellement, un lieu particulièrement ouvert à la transversalité, à l'expérience du *trans-* et à la multiplication de ces intervalles dans lesquels s'est toujours mû le travail de Derrida. Ce dernier fut non seulement le premier à remarquer ces phénomènes, mais il fut aussi celui qui, très tôt, souligna le rôle stratégique de l'anglais et donc des anglicistes, en raison de l'importance relative de cette discipline (nombre de postes notamment par rapport à d'autres disciplines, voire d'autres langues) dans l'Université (française, européenne, etc.), mais également eu égard à l'hégémonie de modèles anglo-américains. Il était déjà question de responsabilité vis-à-vis du pouvoir dont est investi l'anglais, et, notamment ou *surtout*, de cette responsabilité, incombant aux anglicistes, à savoir de déconstruire l'idée, si répandue, de la langue et de l'anglais comme outil de communication relevant de la simple compétence « technique ».

Parmi les travaux du colloque, il en est un qui, une fois n'est pas coutume, donna lieu à un échange-débat qui ne fut pas dominé par la voix de Derrida (sa capacité de « réactivation » faisait de lui, *stricto sensu*, celui avec qui l'on « colloquait ») mais par celle de l'auditoire qui emplissait la salle.

Si, ce samedi matin, après la conférence de Frédéric Regard, le public se manifesta avec une incontestable fébrilité, *presque à la place de Jacques Derrida*, c'est que l'on venait de toucher à la langue, au rapport déconstruction/langue, et que le possible et le prétendument impossible d'un certain dire venaient d'être dits. L'on abordait soudain, par le biais d'un *might* controversé, des questions qui ne pouvaient qu'intéresser vivement tous ceux qui enseignent le « plus d'une langue », ceux qui tentent parfois aussi de déconstruire leur propre ou impropre instance de parole (en tant qu'enseignants, par exemple) ou tout autre type de souveraineté ou d'autorité.

Les 14 et 15 mars 2003, place de la Bastille et sur la rue Saint-Antoine, Paris manifestait déjà contre cette « guerre en Iraq » qui venait de commencer. Nous n'étions pas certains de maintenir le programme du colloque, de ne pas devoir descendre dans la rue (deux cents mètres à peine séparaient la manifestation du lieu de notre colloque, à savoir l'Institut d'anglais Charles-V de l'Université Paris 7). Dans quelle place publique, quelle *agora*, parler, prendre ou laisser la parole ? C'était ainsi un colloque à plus d'un sens du terme. Ou, tout au moins, nous les entendions. Et si eux ne nous entendaient pas effectivement (mais qui peut le dire?), un texte comme *Voyous* de Derrida était déjà en librairie (janvier 2003) pour prendre la parole (comme par avance et pour nous) sur l'épineux sujet du Conseil de sécurité des Nations unies et sur les décisions prises par la « Coalition » conduite par le président américain Bush. À partir du même texte (*Bartleby the Scrivener* de Herman Melville), Michel Imbert et Peggy Kamuf parlaient chacun à deux voix, et, en faisant place à un autre qu'eux-mêmes, allégorisaient en quelque sorte la nécessaire prise en compte de l'altérité qui se trouve au cœur de l'ipséité. Les effets différenciels du « là » (la rue) et de l'« ici » (la salle) opéraient à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Chacun, inquiet à sa manière, déconstruisait l'assurance tranquille du lieu d'où, habituellement, parle le maître. D'une part, Peggy Kamuf, par le biais d'une analyse de la décision et de la place de l'autre dans les « décisions » et les discours « décisionnels » (qu'il s'agisse de ceux de maîtres-narrateurs ou de maîtres-présidents), appelait à la « *méfiance* » envers « tout discours qui s'affirmerait essentiellement comme *anallégorique*, c'est-à-dire parlant uniquement pour soi, sans responsabilité pour et devant l'autre à la place de qui il fait acte de parole ». Elle en appelait aussi, par là même, à « une réouverture à l'allégorique fondamentale que tous les discours – politiques, scientifiques, ou encore éthiques – du sujet souverain s'accordent à dénier ». D'autre part, dans le contexte de ce que Derrida appelle

l'« université sans condition », Michel Imbert formulait ce qui se lit aussi comme une injonction à une forme de désobéissance civile, comme une invitation à remettre en cause une certaine typologie de l'enseignement et donc une certaine topologie (le lieu où nous étions rassemblés, à quelques mètres de l'autre rassemblement) : « Si "Bartleby" enseigne quoi que ce soit c'est peut-être au fond, à désapprendre à lire et à écrire, à se *défier* par principe de l'échange verbal [...] comme si parler revenait à s'emparer de l'autre sous prétexte de lui adresser la parole. "Bartleby" entame la "déconstruction" avant la lettre de cet engagement symbolique qu'est la langue commune, comme une, don douteux légué en partage, qui aliène autant qu'il lie. » (Nous soulignons.)

Lorsque nous lui avons présenté l'idée du colloque, Jacques Derrida nous a surpris en disant : « Je viendrais bien. » Nous n'avions même pas osé, dans un premier temps, lui demander de venir. C'est dire son envie spontanée, et spontanément formulée, d'être partie prenante de ces multiples projets collectifs qui prenaient le pari de travailler avec (et à partir de) son écriture et (de) son enseignement. Dans ce même esprit, il accepta, afin de clôturer le colloque, l'idée d'une table ronde avec Hélène Cixous sur les questions que nous propositions de débattre (l'Université, l'enseignement, la lecture, la langue, l'enfance, la différence sexuelle). Nous en publions ici la transcription, sous le titre « Bâtons rompus ». Avec l'accord de Jacques Derrida, nous publions aussi deux textes de lui, qui paraissent ici pour la première fois en français : l'essai « *Some Statements and Truisms about Neologisms, Newisms, Postisms, Parasitisms, and Other Small Seisms* » (dont Jacques Derrida souhaitait maintenir le titre anglais) et l'entretien « "Cette étrange institution qu'on appelle la littérature" ». Un entretien avec Jacques Derrida ». Ces deux textes furent rédigés et publiés naguère en anglais en vue d'un contexte nord-américain. Dans notre contexte de *Derrida d'ici, Derrida de là* – autrement dit, dans la réflexion zigzagante sur les universités *ici et là* –, « *Some Statements...* » est imprimé ici en raison de la lumière que jette ce texte sur les conditions structurelles d'enseignement et de recherche (et en particulier du rapport de la déconstruction à la notion de « *theory* », notamment en Amérique du Nord). « "Cette étrange institution..." » est un texte qui, pour sa part, mérite d'être inséré ici pour ce qu'il dit sur la « littérature » en tant qu'« institution ».

Si nous disons, en anglais, « *oh! might a deconstruction of society, of the university, become more and more mighty in its effects* », ce qui pourrait donner en français (entre autres) « ô qu'une déconstruction de la société,

de l'université puisse devenir de plus en plus puissante dans ses effets », notre exclamation exprime un souhait qui peut se re-formuler à peu près ainsi : « La possibilité qu'une telle déconstruction devienne de plus en plus efficace nous ferait plaisir ; c'est ce que nous souhaitons, ce que nous appelons de nos vœux. » En optant pour *might*, la forme désactualisée de *may*, nous modalisons l'exclamation en l'infléchissant vers l'idée (c'est une nuance parmi d'autres du mode) que ce souhait n'est guère probable, voire possible, mais c'est aussi pour cette raison que le souhait demeure encore plus « souhaitable ». On croit savoir que cela n'est pas possible, mais il faut souhaiter vivement le contraire, et désirer finalement, *malgré tout*, la concrétisation du souhait. C'est ainsi que le subjonctif, *might* ou « puisse », peut être dit « performativement » plus puissant que l'indicatif ou le constatif. Si l'on peut citer un des auditeurs du colloque, Paul Volsik, dont la trace de l'intervention orale ne reste que dans nos mémoires et nos cœurs, il y allait, dans ce colloque, d'un *might this happen!* (« que cela puisse arriver! ») qui serait plus puissant et « agissant » que l'indicatif ou le constatif, que la constatation (et ainsi la perpétuation) des normes en place. Par le biais de ce souhait, *déjà* quelque chose bougeait sur le terrain de l'Université, de l'École, sur celui du savoir.

Un court texte de Derrida, lui non plus jamais publié en français, « *But, beyond...* (Open Letter to Anne McClintock and Rob Nixon)¹ », est intéressant à cet égard : cette brève lettre tournait autour du fait que ces deux lecteurs avaient mal compris, chez Derrida, l'utilisation du subjonctif. Ces auteurs l'ont pris pour un indicatif, après quoi ils taxaient Derrida d'une compétence insuffisante en histoire et en politique. La phrase en question de « Le dernier mot du racisme » fut celle-ci : « APARTHEID – que cela reste le nom désormais, l'unique appellation au monde pour le dernier des racismes. Qu'il le demeure mais vienne un jour où ce sera seulement pour mémoire d'homme². » Dans « *But, beyond...* », Derrida donne, pour partie (et il donne seulement la partie des subjonctifs, passant le reste sous ellipse), la traduction anglaise de « *Racism's Last Word* » qui nous mobi-

1. Traduit par Peggy Kamuf, publié dans *Critical Inquiry* 13 (automne 1986), p. 155-170 (désormais abrégé « *But, beyond...* »), cette lettre ouverte répondait à une critique intitulée « *No Names Apart* » de McClintock et Nixon qui prenaient comme cible la version anglaise de « Le dernier mot du racisme » (1983) de Derrida (repris dans *Psyché*, t. I, p. 385-394), traduit en anglais par Peggy Kamuf également (« *Racism's Last Word* », *Critical Inquiry* 9, automne 1985).

2. *Psyché*, t. I, p. 385.